N° 11.

15 Novembre 1907

REVUE CATALANE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES CATALANES

Prix : UN Franc!

SOMMAIRE

		Pages
AVERTISSEMENT		321
COMPTE RENDU DES SÉANCES		321
LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ		323
LO PASTORELLET ET LA RENAISSANCE EN ROUSSILLON	J. Pons	324
LANGUE FRANÇAISE ET LANGUE CATALANE	Emile Leguiel	331
COMPARAISONS CATALANES		336
LA LANGUE CATALANE POPULAIRE EN ROUSSILLON	L. Pastre	337
CANTAYRES CATALANS	E. Doumé	342
ANYORÉ, *poésie*,	Lo Pastorellet de la Vall d'Arles	345
HISTOIRE LOCALE. — *Deux familles catalanes au XVII^e siècle*	Jh. Gibrat	347
LIVRES ET REVUES		350

Toutes les communications doivent être adressées au Secrétariat de la Rédaction
8, Rue Saint-Dominique, Perpignan

N° 11 15 Novembre 1907.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

COMPTE RENDU DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 2 novembre 1907

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Etaient présents ou représentés, trente-deux membres.

Le Président ouvre la séance par l'allocution suivante dont la publication a été décidée par l'assemblée :

Messieurs,

Plus d'un an s'est écoulé depuis qu'à la fin de septembre 1906 eut lieu, au café Nou, la première réunion des adhérents à la Société d'Etudes Catalanes. De cette réunion est sorti un Bureau provisoire, dont la présidence était dévolue à M. Pierre Vidal, le plus qualifié d'entre nous pour occuper cette fonction.

Le 7 octobre suivant, une séance définitive eut lieu qui élabora les statuts de notre Société et nomma le Conseil d'administration et le Bureau. Ce

Conseil d'administration et ce Bureau se présentent aujourd'hui devant vous, en vertu de l'article 10 des statuts : le Conseil, pour renouveler la première moitié sortante ; et le Bureau, pour être renouvelé par le Conseil ainsi reconstitué.

Dans le courant de cet exercice, le Bureau et le Conseil ont tenu, ensemble ou séparément, treize réunions, sans compter les réunions mensuelles du Bureau, transformées en comité de rédaction de la *Revue Catalane*.

Cette revue vous l'avez tous lue ; et, à en croire les impressions que nous en avons recueillies, elle a été, tant pour le fond que pour la forme, parfaitement accueillie et appréciée de tous.

Je profite de cette réunion pour remercier au nom du Bureau tous nos collaborateurs, si intéressants dans leurs articles. En première ligne : M. Amade, l'âme de notre œuvre ; M. Pastre ; M. l'abbé Bonafont, inséparable du *Pastorellet de la Vall d'Arles* ; puis : le *Refilayre de Carença*, MM. Pons, Leguiel, Gibrat, Violet, Delpont, Conill.

Si j'en oublie qu'ils m'excusent ; mais je ne saurais passer sous silence notre confrère Tresserre, mainteneur des Jeux floraux de Toulouse, dont vous avez tous lu, dans le dernier numéro de la *Revue*, le remarquable discours qu'il aurait prononcé à la distribution des prix de notre concours de Catalan, si cette distribution avait eu lieu solennellement.

Que nos autres confrères qui n'ont pas encore écrit nous envoient de leurs œuvres ; nous serons heureux de les insérer si elles le méritent.

Je m'en voudrais si je n'adressais des remerciements particuliers à M. Pastre, pour les soins qu'il a apportés à la rédaction et à la composition de la *Revue*, dont il s'est occupé tout spécialement, dès le début de sa publication. Je lui transmets ici, publiquement, notre gratitude, et, aussi nos regrets que ses occupations professionnelles l'empêchent de reprendre les fonctions de secrétaire qu'il remplissait avec tant de zèle.

Je manifeste les mêmes regrets à l'égard de M. Piquiral, sur le concours duquel nous étions en droit de compter, et qui a également donné sa démission de ses fonctions d'archiviste.

Un nouvel exercice — 1907-1908 — va commencer ; espérons qu'il se terminera aussi bien que celui qui finit. Cela sera si nos associés nous restent fidèles.

Après diverses défections, inévitables, mais dont quelques-unes nous ont véritablement peinés, nous sommes 127 membres. Notre budget est suffisant pour marcher, mais il manque d'élasticité, pour récompenses du concours, primes, illustrations, etc. Nous devrions être plus nombreux. La cause que nous représentons mérite plus d'encouragements !

Que chacun de vous, Messieurs, fasse connaître notre œuvre autour de lui ; qu'il recrute des adhérents, et nous atteindrons le but que nous poursuivons :

« Conserver tout ce qui a fait et fait encore l'esprit et la physionomie si caractéristiques des pays de langue catalane. »

Tirage au sort de la première moitié sortante du Conseil d'administration. — Sont sortis au sort : MM. Saisset, Ecoiffier, Vergès de Ricaudy, Delpont, Madame Monserda de Macia, MM. Leguiel, Lutrand, Payret, Monsalvatge y Fossas, A. Vassal.

Ils sont réélus.

MM. Pastre et Piquiral, démissionnaires, sont remplacés par MM. de Wittwer et A. Foissin.

Le Conseil d'administration pour l'exercice de 1907-1908 reste le même que celui de l'exercice antérieur, sauf cette dernière mutation.

Situation financière. — La situation financière présentée par M. Delpont est approuvée.

Les recettes se sont élevées à.....	1.240 10
Les dépenses se sont élevées à.....	1.050 25
Il reste en caisse.....	189 85

Cotisations pour l'exercice 1907-1908. — Ces cotisations seront mises en recouvrement dans le premier trimestre de 1908.

Constitution du Bureau pour 1907-1908 par le Conseil d'administration nouvellement nommé. — M. E. Vergès de Ricaudy est maintenu président.

Sur la demande de M. Amade, qui était vice-président, le Conseil nomme à sa place M. l'abbé Bonafont, vice-président ;

M. G. Violet reste vice-président ;

M. J. Amade est nommé secrétaire ;

M. J. Delpont est maintenu comme trésorier ;

M. Aimé Foissin est nommé archiviste.

Toutes ces nominations sont faites à l'unanimité.

Membres de la Société

Admis du 30 septembre au 31 octobre 1907

Abbé Pierre Brial, curé-doyen de Millas.

Abbé Etienne Badie, professeur, Perpignan.

Lo Pastorellet
et la
Renaissance en Roussillon

Dans cette esquisse, et au moyen de ces impressions que ne relie pas toujours une trame solide, je poursuis le but suivant : proposer à votre sensibilité les poètes du Roussillon, afin que grandisse en vous l'amour de notre terre ardente.

Si l'on veut bien se pénétrer d'un paysage et en prendre une claire conscience, il ne sera pas vain de rechercher les émotions diverses qu'il a pu suggérer ; et, de ce fait, notre vision s'enrichira d'autant plus.

Nos poètes du Roussillon ont toujours été méconnus. Si tous les habitants de la plaine ont salué d'un éclat de rire les farces de *Un Tal*, ils ignorent certainement qu'elles sont venues chez eux, les muses délicates et nobles, les muses qu'une toge blanche enveloppe...

Et cependant, les noms de Pere Talrich et du Pastorellet de la Vall d'Arles devraient être populaires.

Le premier écrivit les *Records del Rosselló*.

Je veux comparer ce livre à une fresque d'un vif coloris. Et c'est, en effet, tout le paysage natal qui passe et nous enchante, cette Albère bleue

« qu'engarlanda nostra frontera
de festons blaus com flors de lli. »

et puis, au-dessus de la lumineuse plaine, de nos *hortes* abritées par les cyprès, de nos vignes que défend une ceinture d'aloès, au-delà des *monlanyes regalades*, d'autres montagnes encore,

« Com collas de camells anant de caravana. »

Le poète n'oublie pas son village tapi dans le Vallespir, perdu dans les châtaigneraies, et nous fait voir la Cerdagne sous la neige :

« Y la Cerdanya sepultada
apar com inmens atahut
cubert del tot de blanch vellut. »

Pere Talrich vivait à Paris. Et c'est au déclin de ses ans qu'il eût cette vision de la *terra*...

Et puisque vous l'avez vue, cette province, puisque son image a flotté un instant devant vos regards émerveillés, voulez-vous connaître maintenant et son histoire et ses légendes ? Il vous suffira de parcourir l'œuvre du Pastorellet de la Vall d'Arles.

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles est l'âme de la Renaissance roussillonnaise. Nous lui devons : l'édition des *Bruxas de Carençá* de Antoni Jofre (1882). — *La Garbéra Catalana*, anthologie (1884). — Les *Ays*, Elegías Catalanas (1887). — *Les Goigs* (1907). — Nous attendons de lui un Dictionnaire catalan, une histoire de nos monastères, et une nouvelle édition considérablement augmentée de ses élégies catalanes.

LES « AYS »

Le seul article critique dédié aux « Ays » est dû à la plume de l'abbé Henry. Cette plume aime à la fois et l'esprit et l'érudition. Mais l'abbé Henry déclare qu'il n'est pas grand clerc en la matière et qu'un livre de poésie française ferait mieux son affaire. Toutefois, l'abbé Henry a compris et senti ce livre. Il y reconnaît diverses formes de l'élégie. « Dans notre auteur, dit-il, vous trouverez l'élégie héroïque ou tragique, pleine de grands ou douloureux souvenirs du pays ; l'élégie biblique ou sacrée, sous la forme d'une magistrale paraphrase de *Super Flumina*, l'élégie tendre et pieuse, en quelque sorte mystique ; l'élégie pittoresque en l'honneur de ce Canigou, aimé des Roussillonnais, aimé de Mossen Cinto qui l'a magnifiquement chanté ; l'élégie vraiment douloureuse et funèbre, l'élégie que j'appellerai littéraire, simplement une belle ode à la louange du langage catalan. »

Tel est en effet ce livre. On comprendra sans doute mieux son esprit lorsque l'on saura qu'il devait d'abord être intitulé, dans la pensée de l'auteur, *Flors del Cementeri*.

Le cimetière et les images de la mort reviennent souvent dans ces pages. Certes, je ne suis pas Baudelairien — j'aime, tout au contraire, la rude tramontane et les violentes couleurs — mais j'affirmerai qu'elles m'ont plus particulièrement impressionné, toutes ces strophes nées sous les cyprès, à la lueur des cierges funéraires.

Lisez *Una Passejada al Cementeri.* Il n'est pas de vision plus précise que celle-ci :

entre las rengletas
De tombas, fredas, quietas,
vé se genollar la gent.

et voici l'évocation de celui qui est enseveli.

Tú, pobre desconsolada,
qu'estás l'ànima esquinxada,
sobre eix lloch, sens moviment ;
Haurias, entre las rosas
Vist ton fill sota las llosas
Ab sas parpellas gaytosas
T'espiar mitg somrient ?

Et le poète pleure, auprès d'une fosse, alors que le souvenir de sa mère poursuit son pauvre cœur...

... « L'Ave Maria tocava :
Era l'hora de la mort !
Al teu capçal jo plorava...
No s'esbórra un tal recort.
Quatre llums de blanca cera
Cremávan al torn del llit,
Mentres la gent forastera
Pregava boy apulit.
Ton espós, mon pobre pare,
Plorar no l'havia vist :
Era tant groga sa cara
Com la del nostre Sant-Crist.
Dins una caixa endolada
Lo fossayre 't va posar ;
Y després, al clot baixada,
Lo malvat te va deixar. »

Il pleure encore sous les vieux oliviers que la lune argente à Gethsémani où tout est tristesse depuis que l'Église est persécutée...

« Quina nit de recorts !... La lluna platejava
Los vells olius ; aixut, lo Cedró se callava ;
Dormía ab los seus morts la vall de Josaphat ;
Jo, despert, pensatiu, confegía l'historia
Dels divinals dolors dels quals tot fá memoria
En aquest hort mil cops sagrat. »

Dans son voyage d'Orient, il n'a pas vu les ruelles où passent des ânesses trottinantes et des femmes voilées, les tapageuses couleurs des marchés, et les minarets blancs au-dessus de la ville ; il a simplement vécu la Passion du Christ :

« Qual la rosa jita'ls ayres del cel los olors que li sobran, he jo cantat cada vegada que he sentit lo menester de plorar. »

Mais, dès son retour de Jérusalem, il puisera des consolations et des enthousiasmes dans sa vallée d'Arles, et il passera des heures dorées dans ce monastère de Sant-Pere-Englotit.

« Encuadrat de dos rams de cedras gegantinas
Y de marges d'alsinas...
Ah ! que soviny aquí jo me som adormit ! »

Il s'attardera surtout à contempler ce Canigó, dont les couleurs et les nuances varient au gré des heures, avec ses vallées, ses amas de rochers, ses *devotes* parsemées comme des roses célestes.

Lo Pastorellet n'est pas seulement un élégiaque et un régionaliste. S'il nous a confié ses souffrances morales, s'il s'est même attendri sur la mort du passereau qu'il avait rapporté de Judée, il y a un arbre vigoureux dans le jardin de sa poésie, un chêne à côté du cyprès. Et c'est avec une admirable énergie qu'il exprime sa foi et son désir de faire triompher les traditions religieuses :

Elna, aixámpla avuy las portas
D'eix temple renomenat ;
Tas glórias, no, no son mortas,
Fes reviscolá 'l Passat :
Dels vells las himnes sagradas
Sempre més vulguias cantar.

(*Goigs de Santa Eularia y Santa Julia.*)

Le plus souvent, ses strophes sont mâles et rudes ; et l'un de ses mérites est d'y avoir patiemment enchâssé tout un trésor de vieux mots roussillonnais...

LA GARBÉRA CATALANA

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles aime cette langue *xurrupada ab la llet* et ces vieilles chansons qui n'ont pas été oubliées et que l'on murmure encore, alors que la nuit assombrit nos *hortes* et s'entasse dans nos vallées « per mi, hi há una maravella que voldriá contemplar : á la cayguda del sol de maig ohir las veus de nostres pares suspirant una albada antiga en un parlar que vé del cel ! Ah ! sí, lo nostre parlar vé del cel !... »

Il aime encore ceux qui ont travaillé à la Renaissance de cette langue céleste et il a déposé des couronnes sur les tombes de Justi Pepratx, de Pere Talrich, de Mossen Boixeda... Il a composé la *Garbéra Catalana*. A mon sens, cette anthologie résume et condense le premier effort de la Renaissance, en Roussillon. Ce premier effort est presque entièrement dû aux ecclésiastiques.

N'imaginez cependant pas que la *Garbéra Catalana* soit tout simplement un recueil de dissertations théologiques.

L'abbé Rous n'a pas toujours un Noël au bout de sa plume ; il esquisse parfois des portraits satiriques ; on n'oubliera jamais sa chanson de Banyuls ni son élégie *Pobre Mare*, dont le rythme nous rappelle celui de la *Jeune Captive* d'André Chénier.

Le chanoine Boher lui-même, qui a écrit la préface du livre, s'intéresse aux chardonnerets de la façon la plus gracieuse :

He vist senyoreta cardina
Volguent deixar de ser fadrina
Penjar son llit de blanch cotó.

Et voici Justin Pépratx, le célèbre Pau Farriol de Céret, qui a si heureusement reproduit en notre langue les fables de La Fontaine, et dont le *Missatge* chantera toujours dans ma mémoire :

Recordau la Llorensana,
La xistosa catalana.....

C'était un beau brin de fille. Elle allait à Saint-Laurent et son grison trottinait au-devant d'elle. Un freluquet l'accoste et lui demande si elle connaît Clairette. — Oui, pour vous servir, répond-elle. — En ce cas, je vais te donner un baiser ; tu le lui transmettras. — Est-ce que cela est urgent ? — Très urgent, je te

l'assure. — Alors, Monsieur, réplique la belle fille, embrassez donc mon âne, c'est lui qui arrivera le premier...

Tous ces poètes que nous venons de signaler sont des ouvriers de la première heure. Et c'est pourquoi il convient que leurs noms ne soient jamais oubliés.

La *Garbéra Catalana* renferme aussi des poésies de Jaume Collell, d'Angel Guimera, d'Apeles Mestres, de Jacinto Verdaguer, de plusieurs autres poètes de l'autre versant des Pyrénées. Comme Saint François, Mossen Cinto a écrit des poèmes en langage populaire. Il a eu un amour infini pour notre Roussillon et il a pleuré l'évanouissement de ses coutumes :

Puig t'en vas, oh barretina,
De Conflent y Vallespir :
Com pel maig la clavellina
No hi tornaras à florir ?

La *Garbéra Catalana* est enfin parsemée de poésies populaires et l'on peut même dire de ce livre « que s'acaba ab montanyes regalades ».

ANTONI JOFRE

Nous devons encore au Pastorellet de connaître une figure fort curieuse : celle d'Antoni Jofre.

Antoni Jofre, curé de Montalba d'Arles, est l'auteur des *Bruxas de Carençá*, de *l'Escupinyada de Satanás*, de *la Dona forte*, etc. Ces œuvres sont des satires politiques et pittoresques. On y trouve des pages vraiment vigoureuses.

Antoni Jofre, me dit-on, était laid : une stature de géant, et sous des cheveux blancs et drus, un visage olivâtre. Il était pareil aux rochers de la Carençá. Lorsque, de sa voix assourdissante, il lisait ses œuvres à ses amis, — et j'imagine au surplus que la tramontane soufflait au dehors, — il leur procurait de véritables émotions.

❖ ❖ ❖

Ainsi donc, lo Pastorellet est l'âme de notre renaissance roussillonnaise. Si nos rêves ne s'accomplissent pas, si les générations qui viennent oublient la rude langue de leurs aïeux ou la rendent méconnaissable en l'asservissant aux tournures françaises, si la

« casa payral » tombe en ruines, son œuvre restera impérissable.

Et ce sera alors dans les *Avs*, dans ces élégies d'une sonorité virgilienne, que les futurs savants étudieront le catalan roussillonnais.

Mais l'horizon est tout autre, ô Pastorellet. Voici que le catalan refleurit dans notre province. Vous écriviez hier la préface des contes de *Mir y Nontoquis*. Vous avez laissé un « rabadá » dans une vallée encaissée du Conflent ; et, dans notre plaine heureuse, Jules Delpont adresse ses *Cants de germanó* à nos frères de l'Ampurdan, de Valence et des îles de Majorque. Et d'autres encore, vous le savez bien, veulent faire triompher les quatre pals de sang sur fond d'or.

y 'l llenguatge sant dels avis
Com un riu ha revingut.

(Francesch Matheu).

Et, pour ma part, il est une chose que je vous dois sans doute.

Lorsque je vins à vous, je dédaignais quelque peu le passé, la mélancolique tradition, cette âme qui s'attarde dans les vieux livres et qui se mêle encore à l'âme populaire.

Orgueilleux et fort de mes dix-neuf ans, je peuplais mes solitudes de nymphes blanches et de faunes velus.

Maintenant mes visions ne sont plus les mêmes. Mes jours s'écouleraient dans une plaine encerclée de collines où s'échelonneraient des chênes-lièges aux troncs rouges. J'aurais une chambre entièrement blanche, d'une blancheur qui bercerait mes pensées. Au dehors, la tramontane jouerait avec les fruits d'or des orangers, sans plier leurs troncs rugueux. Dans cette chambre entièrement blanche, les ombres et les clartés pénétreraient sans fin, et mon imagination y ferait glisser des fantômes charmants.

Mais à la tombée du soir, à l'heure recueillie, une ombre se dessinerait sur le mur. Et bientôt je distinguerais nettement une Vierge noire et vêtue de broderies, celle qui vit à ses pieds tant de coiffes aux dentelles fines...

Joseph Pons.

Langue française
et langue catalane

La littérature catalane s'honore cependant de poètes lyriques qui comptent parmi les plus grands : Ramon Llull, le Docteur Illuminé, mystique inspiré, embrasé d'amour divin, prosateur merveilleux, dont l'œuvre abondante et touffue atteste un de ces génies universels qui suffisent à l'honneur d'une littérature ; Auzias March, le Pétrarque catalan, un Pétrarque moins monotone, aux accents plus émus et plus enflammés ; nombre d'autres, d'un vol moins élevé, attendent pour trouver et conserver des lecteurs qu'un de leurs petits-neveux se décide à publier leurs vers. Jordi de Sant Jordi, par exemple, édité par Jaime Massó Torrents, romancier de talent et actif investigateur, Jordi de Sant Jordi, malgré ses défauts qui sont ceux de l'école, ne manque ni de verve, ni d'intérêt.

Les satiriques méritent une place à part ; le « Spill de les Dones », le « Miroir des Femmes » de Jaime Roig n'est pas seulement une gageure par l'emploi malencontreux du vers de 4 syllabes, ce n'est pas seulement un monument étonnant de l'extraordinaire richesse et souplesse de la langue, c'est aussi un poème où le souffle lyrique est parfois puissant, c'est surtout un roman réaliste et savoureux où l'imprévu et la vigueur de l'expression vont de pair avec l'originalité et la malice d'invention ; pauvres femmes ! leurs vices, leurs défauts, leurs ridicules sont dévoilés et stigmatisés par un observateur minutieux à qui rien n'échappe et un peintre au fougueux coloris ! Enfin, d'aucuns comme Manel Milá y Fontanals et son disciple, le professeur Antoni Rubió y Lluch voient, peut-être à tort, dans le « Spill de les Dones » « le modèle d'un genre fort cultivé par la littérature castillane sous le nom de roman picaresque. »

Jaime Roig eut de nombreux émules et imitateurs ; l'un des mieux doués serait le moine Anselm Turmeda, l'auteur de la « Disputa del ase », la Dispute de l'âne, que le même critique autorisé, Antoni Rubió y Lluch, nous dit pleine d'aventures et d'épisodes tirés de la vie des moines catalans au XIV^e^ siècle.

Comme la prose s'adressait non pas aux chevaliers et aux dames, mais à tous les états, elle resta conforme au génie de la nation, naturelle et même naturaliste, dans le sens que ce dernier mot comporte aujourd'hui. L'erreur de la poésie lui fut favorable, car les difficultés de la versification assouplirent, fortifièrent la langue, la conduisirent rapidement à la virilité.

Le français sortait à peine des langes qu'au XIII^e^ siècle, Ramon Llull écrivait, dans un catalan qui n'a guère vieilli, ce prodigieux « Llibre des Maravelles del món », Livre des Merveilles du monde, imprimé seulement de nos jours, et où un grand esprit, un Montaigne et un Rabelais croyant, déroule, sous le léger tissu d'un voyage fictif, comme dans un cinématographe, toute la société de son temps. De la même époque est l'encyclopédie chrétienne de Francesh Eximenis, réunion de beaux et profonds traités sur l'homme et la vie.

« Tirant lo Blanch », œuvre de Joan Martorell, l'un des premiers livres et le premier roman de chevalerie imprimés en Espagne (1490), nous présente la langue catalane à peu près parfaite, et telle, ou peu s'en faut, que le paysan la parle encore aujourd'hui. A l'appellation de roman de chevalerie, beaucoup de lecteurs évoqueront aussitôt les fées et les démons, les géants et les nains, tout le surnaturel fastidieux et tous les enchantements ridicules qui sont l'apanage habituel, obligatoire, de cette sorte de livres, même du fameux « Amadis de Gaule ». Erreur ! « Tirant lo Blanch » est un vaillant chevalier dont l'épée fait des prodiges, mais c'est par ses propres moyens, sans intervention fantastique ou céleste ; sans doute, sa force est exagérée, il est grandi, mais il reste un homme ; il n'est pas en dehors ou au-dessus des conditions communes, il est soumis, comme vous et moi, à tous les besoins, toutes les vicissitudes de la vie ; il a faim, il a soif, il se fatigue, il naufrage, il use de l'argent, il jouit et il souffre comme tous les fils d'Adam ; finalement il meurt de maladie, sans que jamais pour l'aider, l'avancer, le secourir, l'on se heurte à des êtres imaginaires,

des monstres chimériques, des événements absurdes et impossibles. Sauf un court épisode qui met en scène le roi Arthur, et une légende relative à l'île de Cos (connue de tous les voyageurs à cette époque, sauf ces deux hors-d'œuvre), rattachés au roman par un fil ténu, le merveilleux est absent, exclu.

En beaucoup de chapitres, la longueur des discours, l'abus du raisonnement, l'influence de la scolastique rebutent le lecteur. Dans l'édition de Marian Aguiló, l'unique qui soit moderne et que l'on trouve en librairie, « Tirant lo Blanch » comprend quatre volumes ; qu'un homme de goût et de talent émonde la végétation parasite, supprime les propos inutiles ou fastidieux, l'on conservera encore deux volumes et demi, peut-être trois, de fin et d'excellent ; ce sera la lecture la plus sensée, la plus instructive, la plus agréable et la plus amusante que l'on puisse rêver ; toutes les pages seront charmantes et délicieuses, non seulement vivantes et vraisemblables, mais vraies et vécues.

Les auteurs prennent successivement tous les tons ; la plus haute éloquence coudoie les scènes les plus comiques, les leçons d'une morale sévère, la prédication religieuse, voisinent avec la peinture complaisante des brûlantes voluptés. Conception puissante, imagination féconde, observation pénétrante, verve entraînante, aventures captivantes, analyse sûre et profonde des passions, mouvement endiablé, vie exubérante, style facile et coloré ; qu'exigez-vous davantage de nos romanciers contemporains les plus célébrés ? C'est Alexandre Dumas père, Honoré de Balzac et Michelet réunis ; c'est, non pas l'Amadis, mais le Don Quichotte catalan, et, en vérité ! nous n'avons pas l'équivalent dans notre littérature française.

Ajoutons que, sous l'histoire et la géographie fantaisistes, « Tirant lo Blanch » est un tableau complet de la société catalane à la cour de ses rois, où les qualités ressortent, mais où les défauts ne sont pas cachés ; qu'il abonde en traits de mœurs difficiles à rencontrer ailleurs, en détails précis, significatifs, précieux sur la vie publique et privée, extérieure et intime des grands ; et, qu'à défaut de documents historiques, il suffirait pour reconstituer cette civilisation brillante et raffinée.

Ce jugement n'a rien de partial. Cervantes sauve « Tirant lo Blanch » des flammes vengeresses et purificatrices qui dévorent la

bibliothèque de don Quichotte, et ses restrictions, pas très claires d'ailleurs, n'empêchent pas qu'il lui adresse le plus bel éloge. Doutez-vous encore ? achetez vite ce roman, prenez et lisez, vous serez étonnés, Catalans du Roussillon, de le lire couramment, vous constaterez que je n'exagère rien ; et vous me remercierez, ensuite, de vous avoir procuré un plaisir si délicat et si grand.

Quand on a parlé de « Tirant lo Blanch », on ne peut oublier sans injustice : « Curial y Guelfa », cet autre roman de chevalerie, resté manuscrit jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, sans merveilleux, aussi, et qui semble plutôt un roman psychologique écrit par Paul Bourget ; non plus : « Paris y Viana », une bluette de trente pages qui devait charmer les jeunes chevaliers partant en guerre et leurs amies restées seules au donjon seigneurial.

Je passe sous silence la philosophie et l'histoire, deux des branches les plus riches de la littérature catalane ; je ne nomme ni le « Llibre de la Saviesa », « Livre de la Sagesse » attribué au roi Jacques I^er^ le Conquérant ; ni cette chronique où il raconte ses prouesses militaires et ses combinaisons politiques avec l'esprit d'un Montluc et d'un Commines ; ni la Chronique de Ramon Muntaner, le Villehardouin et le Froissart catalans.

Je trace une ébauche rapide de l'ancienne littérature catalane. Elle éblouissait dans son siècle d'or que la française n'était pas adolescente. Tant de grands écrivains, tant de belles œuvres promettaient un merveilleux avenir, une littérature rivale de l'italienne. Hélas ! ce soleil s'éclipsa tout à coup, et ce fut une nuit de trois siècles, complète, sans lune, où, de temps en temps, scintille à peine une pâle étoile.

La chute de la nationalité catalane, le rattachement de la couronne d'Aragon au sceptre de Ferdinand le Catholique fut le coup de grâce pour la langue catalane. Proscrite par les rois, délaissée et méprisée, ou, altérée et corrompue par ses principaux enfants, elle se réfugia chez le peuple qui la conserva fidèlement, pieusement, jusqu'au premier tiers du XIX^e^ siècle, où, soudain, celle qu'on croyait morte à jamais ressuscita glorieusement.

L'on aurait pu craindre que, par son ignorance, ce peuple l'avait involontairement maltraitée, dégradée, salie ; point du tout ; lors de sa disparition, elle avait terminé son développement, elle était si bien adaptée aux besoins, aux convenances, aux mœurs

des paysans que ceux-ci, n'ayant rien à lui demander de plus, la conservèrent dans toute sa pureté.

Si pendant son éclipse elle avait quelque peu souffert, c'était des nobles et des lettrés qui avaient oublié son passé ; et, lorsqu'ils ne la dédaignaient pas, croyaient l'honorer en lui donnant les tournures, en lui appliquant la syntaxe castillanes, et l'enrichir en lui adaptant des mots également castillans, alors que les expressions, ni les règles ne lui manquaient, ayant parlé aux peuples, aux grands, aux rois et à Dieu, bien avant le Castillan lui-même...

Il fallut, donc, beaucoup moins la nettoyer de la boue recueillie dans les fermes, que la débarrasser de la parure castillane qui masquait sa beauté et ses propres atours ; et, à mesure que ce travail s'accomplit, on s'étonna davantage de retrouver intacte, sans modification, la langue des Jacques 1" et des Muntaner, des Llull et des Eximenis, des March, des Metge, des Roig...

Une pléiade d'écrivains surgit aussitôt, respectueux et dévots de leur langue maternelle et la Renaissance commença brillante, magnifique, abondante. Comme c'était le peuple qui avait conservé le précieux dépôt, c'est chez lui qu'on dut le chercher et la nouvelle littérature eut, nécessairement, un caractère populaire.

Du sommeil de trois siècles, le Catalan s'éveille avec une seconde jeunesse ; il conserve le patrimoine des ancêtres, il n'a pas été victime d'aucune proscription, il ne sait pas quels termes sont bas, grossiers, quels autres sont nobles et de bonne compagnie ; il ne connaît que le mot propre, celui qui est, dans la phrase, ce que devraient être les hommes dans leurs diverses fonctions : « The right man in the right place », « L'homme qu'il faut à la place qu'il faut » ; et quand il a trouvé ce mot propre, rien, ni personne, aucune tradition ni autorité quelconques, ne lui défendent de l'employer.

D'autre part, le vocabulaire n'est pas démonétisé par un long usage littéraire, la mode transitoire et le goût passager ; les mots sont neufs, encore, et, cependant, leur sens est bien délimité ; la phrase souple, légère, aisée, se prête à toutes les nuances de la pensée, sans laisser rien dans le vague, l'ambiguité et l'obscurité. Le catalan a la clarté, la précision du français, avec encore plus de sobriété et de simplicité.

C'est la langue d'un peuple qui ne compte pas beaucoup d'enfants, mais qui rachète sa faiblesse numérique par son intelligence et son initiative, son courage et son habileté, son travail et sa persévérance ; d'un peuple ambitieux et aventureux qui aime les grandes entreprises, est ingénieux dans l'industrie, actif et habile dans le commerce ; qui déploie des facultés originales et puissantes dans les lettres, les arts et les sciences ; d'un peuple, enfin, qui connaît son histoire et voudrait reprendre, dans le monde, tout ou partie de la grande place qu'il occupa jadis.

Vouloir, c'est pouvoir, dit-on ; vraie pour les individus, cette maxime l'est davantage pour les peuples qui savent préparer l'avenir lentement, avec obstination, et attendre patiemment l'heure du triomphe.

Comment les Catalans ne seraient-ils pas fiers de leur littérature ? Une foule de chefs-d'œuvre témoignent de leur génie dans le passé, la race n'a pas dégénéré, et la langue, bien en forme, leur permet, autant qu'à des peuples plus nombreux, les longs espoirs et les vastes pensées.

Emile Leguiel.

COMPARAISONS POPULAIRES
usitées en Roussillon

16. Mès dolç que una mel.
17. Mès clar que lo llum del dia.
18. Mès negre que un corb.
19. Mès tossut que un ase.
20. Mollat com un peix.
21. Negre com una pega.
22. Negre com l'estatgi.
23. Net com un mirall.
24. Pansit com una figa.
25. Pelat com un nap.

La langue catalane populaire

en Roussillon

La langue catalane populaire, que l'on ne doit pas confondre avec la langue catalane littéraire, est celle que nos pères ont *parlée* et que nous *parlons* encore aujourd'hui.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant : 1° d'en étudier l'évolution à travers les siècles ; 2° de montrer son état actuel dans les différentes régions du Roussillon.

Pour étudier l'évolution de cette langue populaire, il n'est pas nécessaire de compulser les œuvres des prosateurs ou des poètes catalans. Ce n'est pas, en effet, dans les travaux littéraires, historiques ou philosophiques des Ausias March, des Ramon Lull, des Muntaner, etc., que l'on trouvera la langue du paysan catalan et que l'on pourra découvrir les traces de son évolution, mais bien dans certains écrits dépourvus de toute ambition littéraire, voire grammaticale, qui dorment dans nos salles d'archives. Ces écrits sont faits pour le peuple. Ils s'adressent à lui sous forme d'ordonnances ou règlements, criées, ventes,etc. En un mot, la langue du peuple est exactement reproduite dans les documents écrits pour le peuple, et il suffit de parcourir ces documents pour se rendre compte de sa marche et de ses progrès (1).

De même, si l'on veut connaître exactement l'état actuel de cette langue catalane populaire, il ne faut pas chercher dans les bibliothèques, les œuvres des poètes ou des prosateurs roussillonnais de nos jours. La langue du Pastorellet, par exemple, n'est pas celle de nos paysans. Les poètes roussillonnais de la Renaissance actuelle écrivent, en effet, un catalan spécial. Ils s'appliquent

(1) Il est prouvé aujourd'hui que la langue catalane populaire parlée à Perpignan était absolument identique à celle qu'on parlait à Barcelone et à Valence, à l'époque où la Catalogne était encore une nation. Un paysan du XV^e^ siècle, par exemple, aurait pu se faire comprendre dans toute l'étendue des terres catalanes. Mais on peut aussi affirmer que la langue catalane littéraire employée par Ausias March qui vivait à cette époque, était fort différent de la langue populaire. De même aujourd'hui, un paysan de Catalogne aurait de la peine à *bien* comprendre la belle langue de l'*Atlantida*.

à donner à notre idiome la pureté qu'il a perdue depuis la conquête en évitant l'emploi des mots français ou languedociens qui fourmillent dans le catalan populaire. En un mot, ils veulent reconstituer un catalan roussillonnais littéraire qui n'a jamais existé (puisque les anciens écrivains roussillonnais écrivaient absolument comme ceux de Catalogne) et qui n'est pas encore tout à fait fixé aujourd'hui malgré leurs efforts. Je souhaite qu'ils arrivent, non pas à arrêter la corruption du catalan parmi le peuple, ce qui est impossible, mais à créer à côté de cette langue catalane populaire une langue roussillonnaise littéraire à l'usage des écrivains futurs.

Ce n'est donc pas aux prosateurs et aux poètes (1) roussillonnais qu'il faut s'adresser si l'on veut enregistrer la langue populaire en usage dans nos campagnes et dans nos villes. C'est au peuple qu'il faut aller. C'est le peuple seul qui pourra nous documenter d'une façon sincère.

Pour cela plusieurs moyens s'offrent à nous :

Le premier consiste à enregistrer les criées publiques faites en catalan dans les diverses régions du Roussillon. Le crieur public, en effet, est bien l'homme le mieux placé pour nous renseigner exactement sur le parler local. Obligé, par ses fonctions, de s'adresser tous les jours, et même plusieurs fois par jour, aux habitants de la commune, il parle exactement comme eux, car son but

(1) Nous devons excepter Albert Saisset qui a écrit, pour le peuple, le langage du peuple, c'est-à-dire le langage des champs et de la rue, et qui y a fort bien réussi. Mais si Saisset a écrit en catalan populaire c'est précisément parce qu'il n'avait pas de catalan littéraire *roussillonnais* à sa disposition. Aussi a-t-il dû avouer, dans la préface de sa Grammaire catalane, que le catalan dont il se servait était insuffisant pour exprimer des sentiments élevés. Le tort qu'il a eu, et que bon nombre de ses compatriotes ne lui pardonnent pas, c'est d'avoir voulu élever ce catalan populaire à la dignité de langue écrite, c'est d'avoir voulu le fixer tel quel, avec toutes ses corruptions, dans une Grammaire et même dans un Dictionnaire, lequel dictionnaire, heureusement, est resté à l'état manuscrit. Tous les Catalanisants regrettent, et avec raison, que Saisset, que l'inimitable Saisset n'ait pas employé son grand talent à perfectionner et à épurer la langue au lieu de contribuer à la rabaisser au rang de patois. Quelques poètes, d'ailleurs sans importance, ont depuis suivi les traces de Saisset et écrit la langue populaire, heureux de pouvoir fixer leurs élucubrations sur le papier au moyen de cette horrible orthographe qu'on ne peut même pas appeler phonétique puisqu'il s'agit ici de sons catalans et de phonétique française. Mais ils n'ont pas réussi parce qu'il fallait être un Saisset pour faire proprement ce tour de force. Ce qu'il y a de plus malheureux en tout cela, c'est que nos journaux locaux ne savent pas publier deux lignes de citations catalanes sans employer cette orthographe. Mais ce n'est pas tout : [illegible] connaissons un éditeur de Barcelone dont le plus grand désir serait de faire connaître à ses [illegible] les belles pièces *catalanes* de Saisset et qui a toujours reculé devant le travail de [illegible]. Il est vraiment dommage que le poète perpignanais à qui nous devons tant de douce gaieté ne puisse pas être connu de *tous* les catalans et que ses poésies pleines de finesse et d'esprit soient condamnées à ne pas quitter le lieu où elles furent écrites.

unique est de se faire comprendre. Une telle tâche est bien facile car, généralement, *lo cridayre* est enfant du pays. Mais ne le serait-il pas que, pour éviter les railleries, il s'ingénierait à parler exactement la langue des gens de la commune. Que dis-je ? parler ? il ne parle pas, le crieur public, il crie et il articule de son mieux. De plus, il a bien soin, après son roulement de tambour ou sa sonnerie de trompette, d'attendre que chacun soit prêt à écouter la nouvelle qu'il va annoncer ou l'ordre administratif qu'il va donner au nom du premier magistrat de la commune. Il veut être entendu, il veut convaincre : c'est l'orateur populaire maniant la langue populaire mieux que quiconque.

Le second moyen consiste à surprendre et à recueillir des conversations d'enfants. Chacun sait que l'enfant imite, naturellement et sans s'en rendre compte, tout ce qui se fait et tout ce qui se dit autour de lui. On peut donc être sûr que le langage de l'enfant est la reproduction fidèle du langage des parents. Voulez-vous savoir si telle ou telle expression catalane est en usage dans une localité? observez les conversations d'enfants à la sortie de l'école: Vous entendrez sûrement cette expression si elle est employée. Dernièrement, à la sortie d'une école maternelle, un enfant de trois ans à peine, voyant le cheval d'un officier caracoler sur la place de l'Arsenal, s'écria tout à coup : « Ay ! mare mia ! » Cette parole exprimant l'étonnement, n'avait pas été inventée par le bambin qui l'avait certainement entendue plus d'une fois autour de lui. Les enfants sont des phonographes ; c'est pour cela précisément que leurs conversations nous seront d'une grande utilité.

Il existe encore un autre moyen de surprendre la langue catalane populaire ; c'est d'aller écouter les prônes des curés. Les curés, dans chaque paroisse, s'adressent à un public généralement peu lettré ; ils sont obligés d'employer un catalan simple afin d'atteindre la masse. Il est évident que le langage employé par eux n'est pas celui des crieurs publics. Il y a en plus la correction, la forme plus élégante ; mais, qu'ils le veuillent ou non, les curés sont obligés de parler avec simplicité pour arriver jusqu'au peuple ; qu'ils le veuillent au non, ils sont obligés de sacrifier les tournures littéraires, de rester dans le terre-à-terre, c'est-à-dire de parler le catalan *populaire*.

Nous pouvons donc affirmer que la langue catalane populaire est celle que parlent les crieurs publics et les enfants ; et aussi, celle

que parlent les curés (avec, évidemment, la correction et l'élégance de langage qu'ils tiennent de leurs études). C'est à eux que nous nous adresserons ; c'est pour ainsi dire de leur bouche que nous recueillerons la langue catalane populaire pour la confier à nos lecteurs.

1. — Evolution de la langue catalane populaire

1196

Voici d'abord un document très ancien. C'est un extrait des « Coutumes » de Perpignan.

Les coutumes, qui existaient depuis longtemps en tant que loi orale furent rédigées vers l'année 1196 et devinrent la loi particulière et traditionnelle des habitants de Perpignan. Elles comprenaient soixante-dix articles. Nous n'en citerons que quelques-uns comme spécimen du catalan populaire de l'époque :

Article premier. — Los homens de Perpenya no deuen playdejar ne esser jutjats per los usatges de Barchinona ne per ley gotica, mes per les costumes de la vila e per dret la on costumes defallen.

Article 42. — Cascun pot gittar son enva ó porxe sobre la carrera fins á la terça part de la carrera.

Article 56. — Tot so ques fa dins la vila de Perpenya pertany á juridictio del balle ; e so ques fa fora la vila, á la juridictio del veguer qui, en degun cas, dins la vila de Perpinya o termes de aquella pot exercir sa juridictio.

A remarquer dans ce texte : 1° les pluriels en *es* (les costumes) ; 2° l'absence de l'article *el* (los homens, los usatges) ; 3° l'emploi de la conjonction *ne* (pour ni) et de la conjonction *e* (pour y ou pour i).

1284

Voici maintenant un tarif du droit dit de *reva*, rédigé le 1er juillet 1284. Les marchands étrangers étaient tenus de payer ce droit à leur hôte au prorata des ventes effectuées.

« Que cascun mercader e altre hom, de tot so que comprara ni vendra, pach la dita *reva* a son hoste... E l'hoste deu donar al mercader, de qui aura dicta *reva*, bo llit e foch e llum e salsa à I menjar, pebre, gingibra (1), safra, ails e cebes e vinagre, e deu li ajudar a vendre e a comprar ses mercaderies ». (Archives de l'Hôtel de Ville, Livre vert majeur, f° 100, Inventaire).

(1) On dit aujourd'hui *gengèbre* (fr. gingembre), plante aromatique de l'Inde.

1296

Dans ce document, datant de douze ans plus tard, on remarquera, comme dans le précédent, les pluriels en *es* et la conjonction *e* ; mais la conjonction *ne* est devenue *ni*, sauf dans *ne romandre* (voir plus loin).

Stabliren e adordonaren de volentat del senyor Rey, en Vidal Grimau batlle de Perpenya, e'N Ar. de Sant Johan cavaler veger de Rosseylo, que negun lebros ni lebrosa tocat de malaltia de lebrosia, que no sia de la terra de Rosseylo, no gaus estar ne romandre (1) en la terra de Rosseylo ni entrar en negunes viles ni en negu loc poblat.

E qui contre fara, que mantenent correra la vila axi com acostumat es. (Archives de l'Hôtel de Ville de Perpignan, Livre des Ordinacions, I, f° 10 — Alart, documents sur la langue catalane, p. 115 et Pierre Vidal, Histoire de la Ville de Perpignan, p. 67).

Pourquoi l'auteur de ce document a-t-il écrit *ne* romandre et plus loin : *ni* entrar ? Tout simplement parce qu'en catalan le son *i* se rapproche beaucoup du son *è*. Un Catalan prononce ce son *i* la bouche presque ouverte, comme pour prononcer un *è* ouvert. Les Français, au contraire, prononcent *i* la bouche presque fermée, comme pour prononcer é fermé.

Si l'auteur du document emploie indifféremment *ne* et *ni*, c'est donc que, pour lui, Catalan, ces deux mots se prononcent sensiblement de la même façon, c'est-à-dire la bouche presque ouverte.

Pour la même raison, certains écrivains catalans emploient encore aujourd'hui la conjonction *e* pour *y* ou pour *i*.

Quant aux pluriels en *es*, c'est aussi une question de prononciation : *a* bref catalan a le son de *eu* français ; de sorte que, pour un Catalan, prononcer *a* bref revient à prononcer notre *e* muet français, mais avec la bouche presque ouverte, ce qui donne le son *eu* français. Ainsi le mot *casa* (pr : *caseu*) devient cases (pr : *caseus*) au pluriel, *e* ayant *presque* le son de *a* c'est-à-dire n'étant ni *e* ni *a*, mais un son intermédiaire.

Quoi d'étonnant alors à ce que certains s'obstinent à écrire *casas* pendant que d'autres écrivent *cases* ? Cette dernière forme cependant paraît devoir se généraliser de plus en plus. Les journaux catalans et les revues catalanes, à peu d'exception près, emploient *es* au lieu de *as*.

Louis Pastre.

(1) Demeurer.

(A suivre)

Los « Cantayres Catalans »

La Société *Los Cantayres catalans* de Céret date de l'année 1898. Elle fut recrutée parmi les membres de l'ancien orphéon de Céret, qui, dirigé tour à tour par MM. Albert de Manresa, Félix Delmas et Adrien Amade, avait acquis une certaine célébrité dans le Midi de la France.

M. Adrien Amade eut l'heureuse initiative de créer cette chorale catalane dans le but de conserver et de répandre les vieilles mélodies roussillonnaises, en les faisant chanter, sous le costume traditionnel du pays, avec le caractère, la douceur et le style rustique qu'elles comportent.

Le succès de cette Société fut rapide et surtout bien mérité. Quiconque l'a entendue a pu apprécier le fini d'exécution et le sentiment avec lesquels elle interprète les petites compositions catalanes qui forment son répertoire.

Sa première sortie eut lieu à Paris, lors de l'Exposition Universelle de 1900. Nous ne pouvons mieux faire qu'en reproduisant ici l'entrefilet que lui consacra à cette occasion *Le Monde illustré*, dans son numéro du 17 novembre 1900 :

« Les *Chanteurs catalans*, venus du fond des montagnes roussillonnaises, se recommandent surtout par l'originalité de leur costume, la douceur de leurs voix, le charme de leurs mélodies. Coiffés de la provocante *barretina* rouge, serrés à la taille par une large ceinture de même couleur ou *faxa*, chaussés d'espadrilles légères, en petite veste et culottes courtes de velours bleu foncé, les Chanteurs catalans ont quitté la terre natale pour répandre et faire applaudir les vieux airs de leur pays. Ces complaintes naïves et douces que Narbonne, Toulouse, Bordeaux, avaient accueillies déjà avec enthousiasme, viennent d'obtenir auprès du public parisien un très vif et très légitime succès. »

Les Chanteurs catalans se font entendre dans toutes les circonstances où il est fait appel à leur concours : fêtes populaires, fêtes de bienfaisance et surtout manifestations catalanes ayant pour but de rappeler aux Roussillonnais leurs origines et les traditions des aïeux, ou de montrer aux étrangers un aperçu de nos mœurs et coutumes locales. Nous citerons spécialement les auditions qu'ils ont données à Amélie-les-Bains lors du Congrès de médecine, à Perpignan lors de la Coupe d'automobiles, et surtout à la Salle Arago de Perpignan, dans ces trois dernières années, à l'occasion des conférences faites par M. Jean Amade sur la poésie populaire en Catalogne et les poètes catalans.

Entre temps, cette Société, continuant la tradition de l'ancien orphéon de Céret, a pris part à divers concours musicaux, où elle a remporté de brillants succès qui l'ont progressivement classée en première division par les prix ascendants qu'elle y a obtenus, avec des éloges du jury pour elle et son directeur, ce dernier ayant, en outre, été gratifié chaque fois d'un diplôme de direction.

❖ ❖ ❖

La liste des morceaux catalans qui compose son répertoire est déjà longue. Nous pouvons dire qu'elle est la dépositaire de presque toutes les vieilles mélodies qui ont pu être conservées, comme en Catalogne espagnole l'*Orfeó Catalá* de Barcelone, dont elle suit si fidèlement et si heureusement l'exemple, et dont elle est, pour nous, Roussillonnais, l'image réduite mais non moins vivante et non moins chère. Nous citerons : *Montanyes regalades, Lo Pardal, Montanyes de Canigó, La Pastoreta, Lo Rossinyol, La Francisca, Lo Cavaller, La Filadora, Los Segadors, La Filla del Marxant, La Nit de Sant Joan, Los Goigs dels Ous,* etc., etc. Elle interprète aussi quelquefois des morceaux de grands compositeurs modernes, comme *Flors de Maig* et *Los Pescadors* de Clavé, qui se sont inspirés avec tant de goût, de sens artistique et de sentiment catalan, des vieux airs populaires de la Catalogne.

Quelques-unes de ces mélodies très anciennes, telles que *La Filla del Marxant,* sont chantées avec le concours d'un chœur de jeunes filles, qui ajoute un charme inexprimable à leur interprétation. Enfin un petit groupe de mandolinistes et guitaristes les

agrémente parfois d'un accompagnement original et pittoresque. Certaines de ces mélodies, chantées avec cet accompagnement par une voix seule, donnent une impression tout à fait caractéristique de douce tristesse et de souvenirs lointains. Tous ceux qui ont entendu dans la Salle Arago, de Perpignan, le ténor Rancourt interpréter en voix mixte et avec un sentiment particulier, *Anyorament*, *Cants y amors*, *Lo Cant dels Aucells*, *Adeu*, *Adeu*, *Montanyes*, etc., ont pu éprouver de telles émotions...

Nous entendrons sans doute longtemps encore *Los Cantayres catalans*. Nous connaissons l'esprit qui les anime, le dévouement qu'ils apportent à l'accomplissement de leur mission artistique. Qu'ils persévèrent dans cette bonne voie, dans cette belle et noble tâche ; qu'ils continuent à lutter, avec leurs vieilles mélodies, contre l'invasion des chansons de cafés-concerts, qu'on ne se contente pas de chanter maintenant dans nos rues, mais que nos *coblas* jouent avec un lamentable acharnement dans toutes les fêtes de nos villages. Qu'ils dressent toujours d'une main vaillante, en face des vulgarités, du snobisme et du dégoût contemporains, l'idéal de notre race, le vieil idéal de nos pères, qui sait conserver une éternelle jeunesse pour ceux qui veulent encore l'entendre et vont y chercher un sûr réconfort.

Qu'ils chantent le plus possible en catalan, et ne se laissent pas trop séduire, malgré l'appât inévitable des concours, par ces chœurs français de commande, qui n'ont d'artistique que le nom, et répandent sur toute la France, avec une abondance inépuisable, leur désolante médiocrité. Que leur exemple soit même suivi dans les différentes localités du Roussillon qui possèdent également quelque chorale ; que tout un mouvement artistique se produise enfin autour de nous, qui fasse renaître, pour la joie de tous les vrais Catalans, la vieille âme musicale de notre pays.

En terminant, — et nous aurions voulu nous étendre plus longuement sur tout cela, — formons des vœux pour qu'il nous soit donné d'applaudir aussi souvent que possible *Los Cantayres catalans*, et félicitons la jolie petite ville de Céret de posséder une Société musicale de cette valeur.

Emile Doumé.

ANYORÉ

Al senyor doctor Emili Boix, París.

A trench d'alba jo vinch, entristit, cada día,
O bromós Canigó, ab tú m'enrahonar;
Y pensatiu, mon ull escorcolla y espía
Ton blanch front que somía
Las cosas del temps vell y ton perdut parlar.

Ay! com ets aspre y mut! Las llágrimas lletosas
Que rajan en ton sé es pas, es pas lo sol
Que las fa degotar: tas costums tan hermosas
Y tas gestas famosas
No són mès: y'l que't fa plorar es aixó sol!

Com vulgars forasters tos fills se caragíran
Contra 'l passat, y tú, ferm en ton sitial,
Veus eixos ingrats que, à reull te míran
Y, tot arreu, se firan
De usatges estranys y de tan poch cabal.

Ahir, en tals pensars, mentres m'entretsenava,
Vejent lo qu'has estat, y ay! lo que t'han fet,
Mentres à tos llarchs plors los meus plors barrejava,
Sobre 'l camí passava,
Cantant, en balb francés, un jove minyonet.

❖ ❖ ❖

« En la falda d'eix Vell, me cridava ell, ab mofa,
« Que fas, amich, que fas?
« Tas glórias payrals, ni un gra de garrofa
« Per mi no valen pas!

« Tos usos y costums de la Edat-mitjana,
« Qué són, avuy, qué són ?
« Voldrías tú que la bandera catalana
« Sols seguigués lo món ?

« Descuyda son parlar ; sa roja barretina
« Fesne befa y malbé ;
« Alába 'l temps present y, ab gratitut, vina
« Cantar son va-y-vé. »

❖ ❖ ❖

Mes jo, més trist que may de ta honra perduda,
O lo meu Canigó, en tos rochs estirat,
Restava estabornit, ulls cluchs, alé cayguda...
Eixa veu malvolguda,
Oh ! que 'm doná vergonya, y disgut y fretat !

❖ ❖ ❖

Al mitj del temporal, com lo seu cant salvatge
Alsa l'aucell del mar, aixís jo alsaré
Mon cant d'amor, de fé y d'etern homenatge
Y à n'aqueix llenguatge,
Febrós, de rábia foll, y ab rancor, diré :

« — Puix de la nostra edat t'estremeix y t'enllassa
« Lo baf enlluhernador,
« Vés, segueix ton estel : ets de la borda rassa
« Qu'abhorreix lo meu cor.

« Vés : l'História per tú, fill de la decadencia,
« Es un llibre tancat ;
« Jo 'm restaré assí, guardant com rica herencia,
« Lo recort del passat. »

Duas pátrias tenim que, igualment, adóras :
La Fransa y'l Rosselló.
Versos m'has demanat : de la que mès anyóras,
Amich, tú que lluny d'ella y ploras y mès ploras,
Vetaquí lo ressó !

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

HISTOIRE LOCALE

Deux familles catalanes

au XVII[e] siècle

I. — LA FAMILLE PONT.

(Suite)

Deux mois après, Etienne Catlla vendait à Joseph Pont une petite maison dépendante de celle qui venait d'être échangée avec François Domenach, et qui était bâtie sur les mêmes lieux. Il fallait cependant respecter les droits qui revenaient au bénéfice fondé à l'église de Notre-Dame du Pont (1).

Comme son père, Joseph Pont avait été nommé procureur général et juridictionnel de l'abbaye d'Arles et de Saint-André de Sorède. En cette qualité, il avait dû s'imposer des sacrifices et des fatigues pour défendre les droits de l'abbaye. C'est pourquoi, son oncle, Pierre Pont, abbé d'Arles, veut récompenser les services qu'il avait rendus. Il lui donne, après avoir obtenu le consentement de tous les moines, un jardin et un pré, moyennant une poule de censive, tous les ans, à la Noël (2).

Deux mois plus tard, nouvelle donation : « Ara ajau totom generalment queus notifian y fan à saber de part del molt ill[im] y rev[im] Senyor fra Pere Pont, en quiscun dret doctor y mestre en sagrada Theologie, conceller del Rey en son Consell Sobera de Rossello, y per la Gracia de Deu y de la S[ta] Sede apostolica abat del monestir y convent de Nostra Senyora de Arles y Sant-Andreu de Sureda, é per provisio verbal feta per lo Mag[ich] Pere

(1) Venda feta per Esteva Catlla al Mag[ich] Joseph Pont de una caseta situada dins pp[s] en la parrochia de la Real en lo carrer de *las Vaccas*, que es de pertinentia de la casa gran excambiada per Francico Domenach, « salvo semper jure beneficii instituti et fundati in ecclesia B[æ] M[æ] de Ponte extra muros ». — *Amb Debadia, not.*

(2) Stabliment fet per lo S[or] Abat de Arles y Sant-Andreu de Sureda a lo Mag[ich] Joseph Pont de un hort y prat ab censal de una gallina tots anys, à Nadal.

Joan Guardia, en quiscun dret doctor, de la vila de Perp[a] , jutge ordinari de la Cor de la dita Abadia, que com la dita Abadia tinga en terme de Sant-Andreu de Sureda moltas pessas de terra garriga scitt. lloc dit *Pinell o la Tauleria* de continencia de dos ayminadas de terra o lo que es, que confronta ab tenencia del Mag[ich] Joseph Pont, ciutada honrat de Barcelona, en Perp[a] domiciliat de dos parts que fonch dels hereters de Joseph Puig, ab tenencia dels hereters del Mag[ich] Andreu Juallar, burgès honrat y matriculat de dita vila de Perp[a] , y ab los hereters de Joan Franco Soler, mercader de Perp[a] , de laqual pessa de terra per trobarse aixi garriga é inculta y no demostrarse possessor ni persona alguna per reduhir aquella à deguda cultura, dita Abadia ni dit molt R[im] Senyor Abat no ne reb los reddits dominicals acostumats ni altres alguns, é com dit Senyor Abat, mirant en asso la utilitat y profit de la dita abadia, vulla dita pessa de terra stablir y en emphiteosim perpetuam concedir à algun emphiteota afi que reduesca la dita pessa de terra à deguda cultura, de tal modo que en lo esdevenidor dita Abadia y el dit Senyor Abat ne reb los frugos, censos, foriscapis y altres drets y reddits dominicals acostumats en lo acte de stabliment de aquella.

« Persoque si hi haura persona alguna que en y sobre dita pessa de terra pretenga tenir dret é interés algu, dins deu dies del dia de la publicacio de les presents en avant comptadors, sie y devant dit molt ill[im] y R[im] Senyor abat o devant dit Mag[ich] jutge en dita Cor comparega ab sos legitims titols, actes y altres documents, si alguns ne tindran, per contradir al dit stabliment o per deduhir rahons justes en contrari, afi que dit stabliment fer non dega, ab cominacio que, altrement dit termini passat y no compareixent, o compareixent y no fent constar legitimament de son dret, sem passat avant en fer dit stabliment y nova concessio de dita pessa de terra, llur absencia en res no obstant, ans contumacia exigint. Y perqué vinga a noticia de tots, y persona alguna ignorancia allegar no puga, se mana fer la present publica crida per los llocs acostumats de dit terme de Sant-Andreu de Sureda » (1).

Dix jours s'étant écoulés après les criées publiques, et personne ne s'étant présenté pour s'opposer à la donation projetée, la propriété en question fut accordée à Joseph Pont.

(1) Joan Delaris, not.

Le 2 avril 1669, Joseph achète à Jacques Puig un *cortal* situé dans le village de Saint-André et confrontant avec la rue appelée *lo carrer del Rech*. Cette vente est faite aux conditions suivantes : « Sereu obligat vos Mag^ich^ Pont comprador, per exprés pacte axi entre nosaltres concordat, en fer construir y edificar pera mi y los meus dins dos anys de vuy die en abant comptadors una casa nova y habitable dins lo dit lloc de Sant-Andreu, de la mateixa granderia, alsada y amplaria que vuy die present té la dita part de cortal queus tinch venuda, y en lo entretant fins dita casa sia feta, sereu axibé obligat en donarme habitatio franca dins dit lloc de Sant-Andreu, ço es que pagareu lo lloguer de la casa hont vuy de present estich, o de altra, donantme habitatio commoda per mi y ma familia tot lo temps de dits dos anys y fins à tant que la casa me haveu de donar sie habitable y ab porta que puga tancar » (1).

Peu de jours après, la justice surprend Jacques Puig en flagrant délit de vol. Il est mis en prison. Joseph Pont intervient et offre une somme d'argent pour obtenir la mise en liberté de Jacques Puig. Celui-ci « confessa haver rabut del Mag^ich^ Joseph Pont la cantitat de quaranta y un escuts blanchs, losquals ha pagats per traurerlo de la preso de Perpinya en laqual havia mès de vuit mesos que estava detingut, y com dit Pont estava obligat en fer construirli una casa en dit lloc de Sant-Andreu dins lo espay de dos anys y pagarli lo lloguer de la casa hont habitaria fins atant li agués construida la dita casa. Perço dit Puig se dona per content de dit Pont per haver rebut dits quaranta y un escuts ab que dit Puig eximeix y trau de obligacio à dit Pont de ferli construir dita casa y de haverli de pagar lo lloguer de casa » (2). Ainsi, en donnant la somme mentionnée dans cet acte, Joseph Pont se trouve dégagé des obligations qu'il avait contractées le 2 avril 1669 à l'égard de Jacques Puig.

(A suivre). Joseph Gibrat.

(1) Joseph Costa, not., à Arles.
(2) Joseph Costa, not., à Arles.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Études Catalanes.

La réforme de l'orthographe.

Notre excellent ami Albert Arnaud, secrétaire de la « Cigalo lengadouciano » vient de publier une brochure très intéressante sur cette question. S'adresser à l'auteur, 62, avenue Saint-Saëns, Béziers.

Les Pages modernes.

Le n° 1 de cette revue, dirigée par M. Poinsot, est exclusivement consacré au Régionalisme. Excellents articles de M. Poinsot sur « les vraies bases du régionalisme » ; de M. Charles Brun sur « la crise du Midi et le Régionalisme » ; de M. Claude René sur « les costumes des vieilles provinces », etc. Le numéro se termine par : Un exemple de régionalisme en Yveline.

Dans le chapitre *Bibliographie régionaliste*, et à propos de l'œuvre de M. Aurouze, *Pages modernes* publie une critique très juste où l'auteur, après avoir reconnu la valeur indiscutable de l'œuvre et de l'écrivain régionaliste, déclare rester irréductible sur ce point : « Le régionalisme n'appartient à aucun parti politique, à aucune confession religieuse. »

Gil Blas.

Remarqué dans *Gil Blas* un article de M. J. Ernest Charles, où l'auteur raille délicieusement les grands quotidiens qui proclament en deux colonnes la gloire de Léonce, inscrit dans la course pédestre Paris-Rouen organisée par l'*Auto* : Léonce a son portrait, Léonce a sa biographie ; nous savons que Léonce a cinquante-et-un ans, que Léonce est un garçon sérieux, qu'il fait, en se jouant, des 500 et des 800 kilomètres, mais nous ne lisons pas les *Études de littérature méridionale*, cette œuvre excellente où notre jeune ami, Jean Amade, cite tous ceux qui contribuent aux études hispaniques en France.

Combien d'hommes, même cultivés, connaissent Ernest Mérimée, Morel-Fatio, Foulché-Delbosc, Léo Rouanet, Martinenche,, Cirot, Boris de Tannenberg, Desdevize du Dézert, Henri Mérimée, Ducamin, Dubois ?.

Combien de fois a-t-on vu les portraits de ces savants dans les journaux ? Léonce, voilà le héros du jour ! Le public ne veut pas savoir autre chose.

Et l'auteur termine par une proposition capable de réconcilier les exercices sportifs et les travaux intellectuels : « Si Léonce arrive premier, dit-il, je propose qu'on lui donne en récompense les *Etudes de littérature méridionale* de Jean Amade... Léonce répandra un peu de sa gloire excessive sur l'obscurité exagérée des vaillants champions de la littérature hispanique. On ne désespérera plus de la France de demain. »

Revue des Flandres.

Dans le n° 6 de cette Revue, article de M. Armand Praviel (Régionalisme et Politique) où l'auteur prend à partie M. Charles Brun. Celui-ci avait écrit: « La décentralisation est républicaine essentiellement », et M. Praviel de répondre: « La République ne veut pas et ne peut pas décentraliser ».

Or, de deux choses l'une : ou le mot *décentralisation* signifie *progrès* ou il signifie *retour en arrière*. Et alors, il ne s'agit plus que de s'entendre sur le mot *progrès*, ce qui simplifie considérablement le problème.

— *La Revue des Flandres* cesse de paraître. Nous le regrettons vivement et nous adressons à nos confrères de cette vaillante revue l'expression de notre sympathie.

Le Roussillon.

Excellent article de M. Maratuech dans le numéro du 14 octobre, intitulé: Langues germaines.

Le Télégramme.

Excellent article de notre ami M. Tresserre sur la Société d'études catalanes et sur la *Revue catalane* (15 octobre)

L'action régionaliste.

Cette revue, qui est certainement l'une des plus intéressantes, publie dans son dernier numéro: Les Assemblées locales, par Antonin Dubost; La division régionale de la France, par Charles Brun et Lhuillier; La décentralisation ou la ruine, par Schurr; L'idée de la patrie et l'idée régionaliste, par Mamelet; Fédéralisme et Socialisme, par Henri-Martin; Les Syndicats de fonctionnaires et le régionalisme, par Maurice Unselli; La suppression des conseils de préfecture, par X.; Pédagogie régionaliste, par Maurice Laurent; L'histoire locale, par P. Gaffarel ; etc., etc.

La Cigalo lengadouciano.

Dans cette revue nous avons lu avec plaisir un curieux article sur les noms de lieux, de notre confrère René Fournier. L'ignorance de notre langue d'oc fait commettre aux géographes des erreurs fantastiques. La carte du Roussillon en fourmille. Nos noms catalans sont estropiés d'une façon déplorable. Quand donc nos sociétés régionales protesteront-elles contre ces inepties !...

La Dépêche de Toulouse.

Le numéro du 2 novembre de ce journal nous apprend que le préfet Dautresme, au cours des derniers événements viticoles, adressa à M. Clémenceau « des rapports représentant les Catalans comme des Espagnols qui ne rêvaient que de se séparer de la France, de former une nationalité distincte, avec sa langue particulière, et demandant contre eux l'envoi des troupes destinées à empêcher et à réprimer au besoin leurs velléités de séparation ». Ce qui fut fait. Une véritable « armée d'occupation » fut envoyée dans le Roussillon. Ce qui est encore plus révoltant c'est qu'en dirigeant nos braves pioupous sur Perpignan on leur avait laissé entendre qu'ils allaient dans « un pays de sauvages »

Les pioupious reconnurent vite qu'ils avaient été trompés. Quant au préfet Dautresme et au ministre Clémenceau qui ne sont pas encore édifiés sur le compte des mauvais Français du Roussillon, nous pourrions leur dire, en guise de réponse, que ces mauvais Français ont poussé leur haine de la France jusqu'à inscrire en lettres d'or, sur le Monument commémoratif des Platanes, les noms des Catalans tombés pour la Patrie sur les champs de bataille de 1870. Et nous pourrions ajouter que d'autres services ont été rendus à la Patrie par des Catalans français, notamment par le savant Arago, un vrai Catalan dont s'enorgueillit la science.

La Canson Occitana.

Le 15 janvier paraîtra *La Canson Occitana*, Poèmes languedociens avec traduction française en regard (Beau volume in-8°, d'environ 300 pages, sur fort velin, orné de vignettes) par Prosper Estieu de l'Académie des Jeux Floraux, Félibre Majoral. Auteur de *Lou Terradou* et de *Flors d'Occitania*. Prix : 6 francs.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Bureau de Coupures de Journaux

21, Boulevard Montmartre, PARIS (2e)

Fondé en 1889

Directeur : **A. GALLOIS**

Ad. Télégr. : COUPURES-PARIS. — Téléphone 101.50

Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités. Est le collaborateur indispensable des Artistes, Littérateurs, Compositeurs, Savants, Hommes politiques, Diplomates, Commerçants, Industriels, Financiers, Jurisconsultes, Erudits, Inventeurs, Gens du Monde, Entrepreneurs, Explorateurs, Sportsmen, etc., en les tenant au courant de ce qui paraît dans tous les Journaux et Revues, sur Eux-mêmes et sur tous les sujets qui les intéressent.

TARIF : 0 FR. 30 PAR COUPURE

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.

Par	100 Coup.,	25 fr.
»	250 »	55 »
»	500 »	105 »
»	1000 »	200 »

ON TRAITE A FORFAIT POUR 3 MOIS, 6 MOIS, UN AN

Tous les ordres sont valabl. jusq. avis contraire

CASIER PARLEMENTAIRE

Relevé des scrutins de votes et Nomenclature des Travaux des Sénateurs, Députés, Conseillers municipaux et Conseillers généraux.

Répertoire du Journal Officiel de la République française

Publication mensuelle : 12 fr. par an

L'ARGUS de la PRESSE

Le plus ancien Bureau de Coupures de Journaux

est entré dans sa 29e année d'existence

L'ARGUS DE LA PRESSE est en relations avec les journaux du monde entier.

L'ARGUS fournit chaque jour plus de douze mille extraits de journaux, aux représentants les plus divers de l'activité humaine.

On trouve toujours à **L'Argus de la Presse** *l'accueil le plus empressé et l'esprit le plus large au point de vue des règlements de comptes.*

Écrire 14, rue Drouot, PARIS (IXe)

Adresse Télégraphique :

ACHAMBURE — PARIS

IMPRIMERIE COMET

8, Rue Saint-Dominique, PERPIGNAN

Brochures — Publications périodiques — Journaux

BIBLIOTHÈQUE CATALANE

Pour paraître prochainement

Contes Vallespirenchs

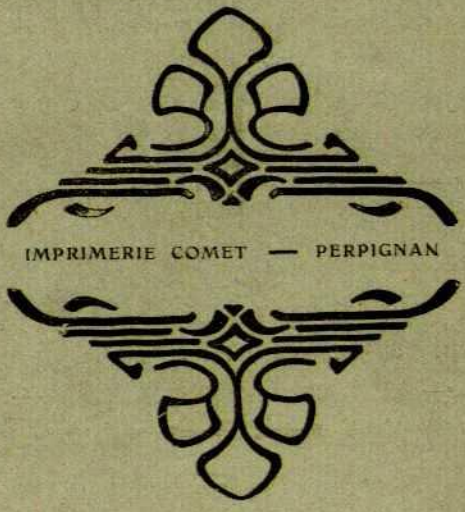
par MIR Y NONTOQUIS

(Imprimerie Payret)

Ays! Elegias catalanas

(Nouvelle série)

par LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES



IMPRIMERIE COMET — PERPIGNAN